



Giuseppe Bonaviri

Giuseppe Bonaviri est né à Mineo (Sicile) en 1924. Il a quitté son île natale à l'âge de trente-trois ans pour s'établir à Frosinone, non loin de Rome et à proximité d'Arpino, où il a exercé son métier de chirurgien. Sa mère était la vingt-quatrième et dernière fille de sa famille. Son père avait été tailleur à Mineo. Dans les environs de ce village existait jadis un rocher, appelé « Pierre de la Poésie », autour duquel se réunissaient des poètes venus de tous les horizons de la Sicile. Bonaviri, qui publia son premier roman en 1954, est à présent reconnu comme l'un des meilleurs écrivains italiens contemporains et son œuvre est traduite en de nombreuses langues. L'univers luxuriant de cet écrivain déploie un répertoire où se conjuguent le réel et le merveilleux, la terre et le cosmos, l'histoire et les mythes, la famille et le monde, l'Antiquité et la technologie moderne, l'enfance et la mort, la culture scientifique et les sources alchimiques. « Dans toute mon œuvre, a pu dire Bonaviri, j'ai cherché à saisir le rapport panique homme-nature-cosmos, et non le rapport limité qui s'avère, aujourd'hui, affligeant et myope, du rapport homme-homme. » Une grande partie de son œuvre est publiée en France aux éditions Denoël. Recommandons en particulier : « Des nuits sur les hauteurs », « La Divine forêt », « Le Dire céleste » et « Contes sarrasins ».

Arpino

D

APRÈS la légende, Arpino fut fondée par le dieu Saturne. En raison de l'ampleur du paysage et des ruines qu'il aperçoit, notamment les murs cyclopéens, le voyageur qui gagne cette ville en voiture (autrefois en calèche, ou à dos de mulet tout au long de la route qui serpente) a l'impression de se trouver en un lieu sacré, un lieu où qui est sensible peut voir, aux heures les plus chaudes du jour, le dieu Pan se promener en jouant de la musette.

Il s'agit d'une cité pélasgique et il semble que son nom, du grec *arpé* signifie *faucille* sans doute à cause de la disposition de la ville sur deux collines. L'une des collines, au levant, est occupée par la *Civita Vecchia*, tandis que l'autre, au ponant, est occupée par la *Civita Falconiera*. Ces noms sont liés, je crois, à la mémoire de deux noyaux urbains distincts.

L'histoire d'Arpino est très longue, et un volume ne suffirait pas si nous voulions la raconter en imbriquant l'élément mythique et les faits réels. Disons au moins que la ville compte parmi ses illustres fils le grand orateur et philosophe romain Cicéron ; le condottière Caius Marius, qui s'opposa, en politique, à Sylla ; Marcus Vipsanius Agrippa, général et conseiller d'Auguste, né à Arpino vers 63 avant J.-C. Caius Marius naquit sur le territoire d'Arpino en 157 et Cicéron en 106 avant J.-C. Le peintre Cesari, plus connu sous le nom de Cavalier d'Arpin, fut également citoyen d'Arpino où il naquit en 1568. Ce

fut un excellent peintre ; très connu en Italie, il travailla beaucoup à Rome. Signalons au moins l'Acropole, ou partie haute de la petite ville. On y admire, enserré dans les murs qui l'entouraient, un arc en ogive, sans doute l'unique exemple du genre en Italie. Au centre de l'agglomération formée par cette acropole, ou Civitavecchia, se trouve l'église San Vito qui contient une toile du Cavalier d'Arpin. C'est également là qu'est situé le monastère des Bénédictines, fondé quasiment dans les mêmes années que celui du mont Cassin (1).

En guise de linéaments historiques, disons qu'Arpino passa, en même temps que Sora, sous domination romaine en l'an 304 avant J.-C. La ville fut englobée dans le duché du Lombard Gisolf au VII^e siècle après J.-C. En 1409, le roi de Naples Ladislas d'Anjou lui concéda des privilèges domaniaux. Durant le règne des Bourbons, il existait de nombreuses filatures de draps de laine. L'introduction, à l'initiative d'Alphonse V d'Aragon, d'une race particulière de brebis (les mérinos) fut déterminante pour certaines techniques du travail de la laine. De ces filatures subsistent encore certains bâtiments, des vestiges de métiers à tisser, etc. Avec l'annexion du sud de l'Italie par la maison de Savoie, commença le déclin économique d'Arpino. On y trouve aujourd'hui le célèbre lycée Tullien (dédié à Marcus Tullius Cicero) où a lieu chaque année une rencontre internationale de jeunes étudiants. Ceux-ci participent à un concours de latin appelé *Certamen*, et qui vise à réveiller et à revitaliser l'amour de la langue latine. Dans le châ-

teau de Ladislas, grâce à l'initiative d'un jeune Arpinois, Massimo Struffi, nous disposerons bientôt d'un musée national dans lequel seront notamment réunies les œuvres du sculpteur Mastroianni. Sous la direction de son maire, M. Gazzelloni, l'administration communale d'Arpino est partie prenante dans ce projet. Sur une idée de Massimo Struffi, on envisage également de réaliser un « livre de pierre » : sur des roches et des stèles que l'on disposera aux endroits les plus saillants et pittoresques de la ville, seront sculptés des poèmes des plus grands poètes d'Europe et d'Italie.

Après ces brèves allusions à l'histoire passée et actuelle d'Arpino, je voudrais faire état d'une légende récente. On dit qu'après avoir abandonné sa Sicile natale, un corbeau répondant au nom de Cratès vint s'installer à Arpino et y vécut jusqu'à sa vieillesse dans l'amitié des habitants. Je raconterai son histoire, en priant mes lecteurs français de m'excuser si je ne parviens pas à établir ce qui est vrai et ce qui est mythologique dans cette légende.

LE CORBEAU CRATÈS

Après avoir faussé compagnie à Tyrinthe, la petite nonne qui le retenait prisonnier dans une cage pour satisfaire ses propres caprices, le corbeau Cratès laissa derrière lui les caroubiers chargés de bourgeons et les bergers de son village qui descendaient les étroites gorges des ravins pour conduire leurs chèvres dans les vallées. Cratès suivit la direction du soleil. C'était le printemps et l'astre au crépuscule s'abîmait en de vastes espaces roulants.

« Oh ! Cratès, où vas-tu ? Voudrais-tu nous quitter ? », lui demanda la vieille Rudra qui, de chemin en sentier et dans les champs déjà opaques, récoltait la première chicorée. « Oh, tu sais, soupira le corbeau Cratès, la vie est mouvement. L'araignée reste-elle jamais tranquille ? L'ânesse qui te donne son lait ou la chamelle du dieu Siva, ne vont-elles pas de côté et d'autre ? »

« Oh, Cratès, Cratès ! », se lamentait la vieille en voyant l'oiseau s'éloigner. Cratès pleurait lui aussi. Ses larmes tombaient comme des gouttes sur les feuilles des oliviers pour y former de petites bulles en éventail. En bas, une centaine de nonnes avançaient sur le sentier, un avion traversait la Sicile en suivant la chaîne des monts Eréens. A la dernière lueur du crépuscule, Cratès vit que bientôt la terre s'achèverait sous lui, transformée en mer, et que les lézards dormaient sur les rochers, tout comme, recroquevillées, les touffes d'hélichryses. Il rejoignit la mer qui roulait sur le rivage. Des crabes remontaient parmi les pierres, comme en un mouvement de recul. Descendu à basse altitude, le corbeau demanda : « Comment fait-on pour traverser la mer ? » « Attends le bateau », lui répondit un crabe. Le sort voulait que ce bras de mer entre Messine et Villa fût fréquenté par des dauphins. Justement, ils passaient à ce moment-là. L'un d'entre eux, prénommé Phlonte, dit au corbeau qui voletait au bord de l'eau : « Viens sur moi, qu'attends-tu ? » Un gamin s'embarqua également sur l'échine du dauphin, et Cratès dans un premier temps évita de s'approcher de lui, ne faisant par expé-